

largement peinte; et enfin de M. Georges Laugée, son fils, nous avons *Les trois âges* et les *Glaneurs*.

Les *Trois âges* sont la réédition campagnarde d'un sujet bien souvent traité, mais tellement humain cependant, qu'on le revoit toujours sans ennui et sans contrainte. La scène se passe à la porte d'une habitation rustique. Une vieille femme, affaiblie par l'âge, est assise, dolente et fatiguée, dans une chaise dépaillée, les pieds posés sur une de ces chaufferettes préhistoriques qui semblent avoir été façonnées par des charpentiers de village. Une jeune femme s'empresse auprès d'elle, lui offrant une tasse de lait, pendant qu'à deux pas plus loin un enfant, dans son berceau, se soulève et regarde. La scène est bien composée, suffisamment observée; la couleur est solide, la touche robuste, mais sans ces recherches de colorations subtiles et délicates, si fort appréciées aujourd'hui, et auxquelles excelle M. C. S. Pearce.

Comme l'indique son nom, M. Pearce est Américain. Il a vu le jour à Boston, mais il a fait ses études à Paris. Il est élève de M. Bonnat, auquel il ne ressemble guère, et coutumier de nos expositions annuelles, où il envoie régulièrement quelque petite scène empruntée à nos campagnes de Picardie. Ses *Peines de cœur* de cette année rentrent dans le programme ordinaire. Ces peines sont au cœur d'une jolie fille des champs, qui de fatigue, d'ennui, et surtout d'inquiétude et de chagrin, s'est laissée tomber sur l'herbe. Une consolatrice plus âgée s'est assise à ses côtés, et lui prodigue les conseils mal écoutés que dicte l'expérience.

Le tableau est agréable. La jolie fille aux chagrins amoureux possède, ce qui n'est pas à dédaigner, une physionomie très avenante. Sa pose est bonne, bien abandonnée, indiquant des préoccupations rêveuses; celle de la consolatrice est, elle aussi, fort naturelle; la campagne qui les entoure est très bien traitée. Mais ce qui est surtout à remarquer, c'est la douceur exquise de la coloration, la finesse de ces gris, qui vont du violet tendre au vert clair, en passant par toute la gamme des roses et des azurs rompus.



PEARCE (C.S.) - PEINES DE CŒUR



ROYER (L'AMOUR ET LA FOLIE)

Fait à noter, ce sont particulièrement les étrangers qui excellent dans la recherche et l'emploi de ces tonalités délicates et fragiles. *La fille du pêcheur* de M. Hagbord en est la preuve, avec la grande plage d'un gris argenté sur laquelle se détache la robuste figure de cette fille de la mer. Il semble que ce soit surtout dans les pays n'ayant jamais eu d'école de peinture, et par conséquent dénués de traditions, qu'on rencontre ces palettes finement échantillonnées,



ATTENDU (A.-F.). *Le Potiron.*

comme si l'absence d'antériorités laissait à l'œil plus de fraîcheur.

Ces gammes grises, au reste, semblent bien convenir aux artistes du Nord, car elles ne sont guère compatibles qu'avec un ciel chargé de nuages et avec une lumière diffuse. Il ne faut donc pas s'étonner de ne pas les rencontrer dans *Les graves à Villerville* de M. Boutet de Monvel, qui resplendissent d'un aveuglant soleil, et dans *La Tania* (noce juive à Constantine) de M. André Brouillet, qui est assurément une des toiles les plus lumineuses que nous ayons au Salon.

C'est dans la cour d'une maison arabe que se passe cette noce juive. La fiancée parée, comme il convient, d'étoffes éclatantes et de bijoux

clinquants, est assise et reçoit les compliments de ses amies, qui lui offrent en même temps quelques-unes de ces répugnantes pâtisseries, de ces sucreries écoeurantes, dont les juives d'Algérie sont particulièrement friandes. Pendant ce temps, les musiciens accroupis sur leurs talons exécutent un de ces énervants et bruyants concerts, dont les oreilles orientales sont seules capables de saisir le charme.

On comprend ce qu'une pareille scène offre de séduisant pour un peintre amoureux de l'éclat. Elle a déjà tenté plus d'un maître; et M. Brouillet s'est si bien souvenu qu'il n'était pas le premier à traiter ce brillant sujet, qu'il n'a mis qu'en sous-titre explicatif les mots « noce juive », ne voulant pas, j'imagine, avoir l'air de marcher sur des traces trop illustres, et provoquer des comparaisons au moins dangereuses. Disons vite, cependant, que malgré la magie du pinceau de ceux qui l'ont précédé dans la carrière, la « noce juive » de M. Brouillet peut compter parmi les ouvrages les plus lumineux qui aient jamais été peints.

Les tableaux ensoleillés ne manquent pas, à vrai dire, au Salon de cette année. *La grande route de Toulon à la Seyne* de M. Montenard, *Les Arlésiennes* de M. Moutte galopant en tilbury sur une route éblouissante de soleil, *Les blés* de M. Nozal, sont là pour l'attester, mais aucun de ces morceaux, comme éclat et comme puissance, n'approche de la *Tania* de M. Brouillet.

Il y a aussi du soleil dans le *Retour de la revue* de M. Delort, beaucoup de soleil, un peu trop même, car la scène se passe non pas à Constantine, ni même en Provence comme les toiles dont nous venons de parler, mais à Rouen, dans cette curieuse et belle ville, très sujette aux brouillards, et qui doit même à cette particularité un surnom assez singulier et difficile à transcrire. Toutefois, pour chaud et brillant qu'il soit, ce n'est point le soleil qui, dans ce tableau, fournit le principal intérêt.

Ce *Retour de la revue* remonte, comme sujet, au siècle dernier, et le régiment de mousquetaires qui revient, trompettes et timbalier en tête, débouche par la porte de ce monument extraordinaire



BROUILLET (A.) - NOCE JUIVE À CONSTANTINE.